

Peuple intrigant, que l'on disait guerrier et cannibale, les Fangs (appelés aussi «Pahouins» ou «Paouens») étaient présents dans ce qui est aujourd'hui une partie du Gabon, du Cameroun et de la Guinée équatoriale, et, dans une moindre mesure, dans les Républiques centrafricaine et du Congo, ainsi qu'à São Tomé-et-Príncipe. Ils abandonnaient leurs villages pour s'installer toujours plus à l'ouest, permettant le renouvellement des cultures, notamment de la banane. Ce nomadisme était appelé en langue fang *mfa'a ya mañ*.

Dans le récit de ses voyages, intitulé *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale* (1863), Du Chaillu décrit les Fangs aux peaux d'un noir plus clair, souvent enduites de poudre de bois rouge, aux yeux pouvant être bleu-vert. Les Fangs avaient tout pour intriguer. Dans la partie nord et est du Gabon, ils étaient les maîtres de la forêt. Et c'est avec eux que Du Chaillu chassa et tua son premier gorille, en 1856: «C'est une apparition que je n'oublierai jamais. Il paraissait avoir près de six pieds, son corps était immense, sa poitrine monstrueuse, ses bras d'une incroyable énergie musculaire. Ses grands yeux gris et enfoncés brillaient d'un éclat sauvage, et sa face avait une expression diabolique. Tel apparut devant nous ce roi des forêts d'Afrique.»

Du Chaillu fut le premier occidental à voir un gorille dans son milieu naturel et à en tuer un. Il poursuivit ses chasses et ses études. Les spécimens qu'il envoya au British Museum de Londres permirent à Owen d'en apprécier la qualité en 1861 et de poursuivre ses travaux. L'animal féroce et rusé qui s'était installé dans les esprits des voyageurs d'Afrique gagna ainsi progressivement la curiosité publique, piquée depuis l'arrivée, en 1855 à Londres, de la première femelle gorille vivante.

Le gorille prit alors une nouvelle dimension culturelle à travers les histoires indigènes que rapporta Du Chaillu: il pouvait être le réceptacle de l'esprit d'un homme; le gorille mâle enlevait les femmes; il était arrivé qu'un homme se transforme en gorille... Du Chaillu mesurait l'importance de l'animal pour les Fangs à l'espace qui lui était laissé dans le monde des esprits: «Le temple de l'idole est le plus souvent couronné par des crânes de bêtes féroces, parmi lesquels le plus apparent est celui du gorille.»

Les récits et exploits de Du Chaillu ont été controversés à son époque. On imagine son éditeur aux États-Unis lui demandant d'enjoliver certains de ces faits d'armes pour faire sensation. Il est intéressant de voir comment un animal certes impressionnant par sa taille et ses effets démonstratifs, mais herbivore, plutôt discret et fuyard, est décrit comme un monstre de violence.

Le gorille se fit une place au-delà des cercles savants et en 1863, Napoléon III en offrit un spécimen dans de l'alcool au médecin Louis Auzoux, qui le disséqua et en fit un modèle en papier mâché grandeur nature, démontable.

L'ANIMAL LE PLUS PROCHE DE L'HOMME ?

La même année, Thomas Huxley, soutien inconditionnel de Darwin, dont *L'Origine des espèces* avait paru en 1859, publia *La Place de l'homme dans la nature*, plaidoyer pour une proximité filiale de l'homme avec les grands singes et particulièrement le gorille, «le singe qui s'approche le plus de l'homme, dans la totalité de son organisation».

Toujours en 1863, Geoffroy Saint-Hilaire, professeur du Muséum de Paris, eut le dernier mot en termes de nomenclature en modifiant le nom de genre et en adaptant le nom que Wilson lui avait donné. Le gorille devint *Gorilla gina* en référence à *ingena*. Owen avait perdu la bataille de la nomenclature, mais en 1865, dans son *Mémoire sur le gorille*, il dressa le bilan des recherches réalisées pendant deux décennies en appuyant sa démonstration sur les spécimens rapportés, disséqués, décrits et dessinés.

Nul doute que les discussions vives quant à la proximité du gorille avec l'homme ont aiguisé l'intérêt pour l'animal. Dès sa publication de 1847 avec Wyman, Savage s'était voulu catégorique sur un point: «N'importe quel anatomiste qui se risquerait à comparer les squelettes de Nègres et d'Orang se trouvera infailliblement coïncé par l'écart important qui les sépare.» En effet, des discussions portaient sur la proximité des «Nègres» avec les grands singes. Mais avec le temps, l'idée d'une proximité anatomique des grands singes et de l'homme s'était dessinée, teintée d'un certain gradualisme recherchant la différence entre l'homme et l'animal.



Un rituel ngil sur une photographie issue du livre *Les Pangwe* (1913), de l'ethnologue allemand Günter Tessmann.

Au cours de l'année 1869, des débats agitaient encore la société d'anthropologie de Paris à ce sujet. L'ouvrage de Darwin *La Descendance de l'homme et la Sélection sexuelle*, publié en 1871 avec une première traduction en français en 1872, apporta un nouvel argument en faveur de la proximité de l'homme et des grands singes en intégrant la dimension du temps long et de la transformation des espèces. Le gorille fut ainsi longtemps considéré comme ce proche lointain mêlant attraction et répulsion. Ce n'est que bien plus tardivement, en 2005, que le séquençage du génome du gorille l'a détrôné comme animal le plus proche de l'humain au profit du chimpanzé.

LE NGIL, UNE OMBRE FANTASMÉE ?

À la fin du XIX^e siècle, si le gorille ne paraissait plus aussi mystérieux qu'au début du siècle, l'imaginaire qui l'entourait ne s'est pas tari pour autant, et a trouvé des réminiscences grâce au Ngil – «gorille» en langue Fang. Les récits exaltés des quinze années de mission du père Henri Trilles, publiés en 1912, s'en font l'écho: «Le Ngil! il n'est point encore apparu en ces pages et nous devons le présenter. Le Ngil, c'est le fétiche redouté des femmes et de beaucoup d'hommes, le Ngil, c'est le fétiche chargé de découvrir et de châtier (d'un châtiment qui ne varie jamais, la mort) les femmes infidèles, les voleurs, les meurtriers.»

Trilles rapportait qu'il s'était opposé au Ngil et avait manqué de peu d'en mourir. Son récit fit ainsi connaître cette société secrète justicière qui, contrairement aux rituels familiaux, s'exerçait à une échelle plus large de la communauté. Cependant, les excès lyriques et fantasques de Trilles décrédibilisent une part de son récit: «Il ne me déplait pas, après tout, de connaître une bonne fois ce qu'est le fameux Ngil, et puis, comment, moi prêtre et français, je reculerais devant ce fétiche? Allons donc! [...] Le blanc, lui, le Français surtout, âme guerrière, soldat avant tout, regarde le danger face à face et porte la main à la garde de son épée. Son cri de guerre, c'est "Garde à vous!" c'est-à-dire épée au vent. Je suis Français, j'attends, la main sur mon crucifix, et au dernier moment, un de mes enfants, ouvrant brusquement la porte de sa case, se jette à mes côtés, me tend, et se sauve de nouveau en courant.»

Et de fait, quand en 1913, l'ethnologue allemand Günter Tessmann publia ses deux volumes sur les Pangwés (les Fangs) et les illustra de dessins et de photographies, il n'y fit aucune allusion à l'extrême violence du Ngil, si tangible sous la plume exaltée de Trilles. En revanche, il décrivit des figures de gorille façonnées en terre et allongées sur le sol trouées au sud de l'actuelle Guinée équatoriale et

qui représentaient le pouvoir du Ngil. Pour lui, le Ngil était un culte du feu purificateur lié à la figure du gorille.

Les ouvrages de Trilles et Tessmann, qui sont devenus des références sur la culture Fang et le Ngil, ont paru après l'interdiction du rituel

Le Ngil a été présenté comme un groupe violent, mais sa vocation était peut-être autre

Ngil par les autorités coloniales en 1910. Ce rituel était alors à peine réellement connu du monde occidental, mais cela n'a pas empêché la circulation dans le monde de quelques rares masques dits «du Ngil». À l'ouverture du musée du quai Branly, en 2006, le prix d'un masque s'est ainsi encore envolé aux enchères à plusieurs millions d'euros.

Est-ce le mystère autour des Fangs et de la société secrète proprement dite qui a attisé la curiosité de l'Occident? De manière extrême, il est même tentant de s'interroger sur l'existence du Ngil en tant que société secrète violente. Et s'il avait été imaginé pour nourrir la soif occidentale de fantasmes? Ou pour cristalliser un danger politique pour le pouvoir colonial, tout comme les Hommes-léopards du Congo belge, confrérie d'initiés regroupant plusieurs clans et permettant la cohésion des communautés, inquiétaient le pouvoir occidental à l'époque?

Le fait est qu'entre l'interdiction du rituel et les récits des explorateurs sur le gorille et les Fangs, le Ngil a été présenté comme un groupe puissant et violent, alors qu'il avait peut-être une tout autre vocation. Fernand Grébert, missionnaire au Gabon, rapporta en effet en 1922 la mythologie fang suivante, qui révélait la fraternité de l'homme et du gorille: «Dieu habitait le centre de l'Afrique avec ses trois fils: le blanc, le noir et le gorille.» Le Ngil était peut-être la manifestation de cette mythologie et de la filiation que les Fangs avaient construite entre l'homme et le gorille. Une croyance que les Occidentaux auraient déformée en une vision très colonialiste du gorille et des peuples colonisés... Et si les masques du Ngil n'étaient qu'une invention colonialiste? ■

BIBLIOGRAPHIE

C. Herzfeld, *Petite Histoire des grands singes*, Seuil, 2012.

L. Perrois, *Fang, 5 Continents*, 2006.

W. Rubin, «Primitivism» in *20th century Art. Affinity of the Tribal and the Modern*, The Museum of Modern Art NY, 1984.

F. Grébert, *Au Gabon (Afrique équatoriale française)*, Société des missions évangéliques de Paris, 1922.

H.-L. Trilles, *Chez les Fang, ou Quinze années de séjour au Congo français*, Décélé, De Brouwer et Cie, 1912.

T. S. Savage et J. Wyman, *Notice of the external characters and habits of Troglodytes gorilla, a new species of Orang from the Gabon river*, *Boston Journal of Natural History*, vol. V(IV), 1847.